

Éthique et Esthétique Environnementale du Développement Durable

Par Francis Quinn
Directeur Développement Durable
L'Oréal

N'est-il pas meilleur endroit sur Terre que Grasse, capitale mondiale du parfum, pour parler ce matin d'Éthique et d'Esthétique Environnementale du Développement Durable – surtout quand on peut encore lire dans ses rues, quelques siècles plus tard, des enseignes aussi prestigieuses que Galimard, Molinard et Fragonard.

Au début du siècle dernier le célèbre logicien anglais Wittgenstein déclarait « l'éthique et l'esthétique ne font qu'un ». Ce rapprochement inattendu entre ces deux sphères philosophiques a depuis amené certains auteurs modernes à créer le néologisme d'« esthétique » qui s'écrit : esth – éthique...

Il faut rappeler ici que les valeurs de l'une et de l'autre étaient très liées dans l'Antiquité et au Moyen Âge. Chez les Grecs, *kalos kai agatos* que l'on traduit littéralement par « un homme beau et bon », est l'équivalent de notre « honnête homme ». Pour Saint Thomas, au XIII^e siècle, le bien et le beau étaient intimement unis : « ils ne diffèrent que par la façon dont on les considère » pensait-il. On retrouve encore aujourd'hui ce lien originel du bien, du bon et du beau hors du monde chrétien. En Chine, l'idéogramme *hao* qui désigne autant le bien et le bon que le beau, résulte de l'assemblage calligraphique de l'Homme et de la Femme. Ainsi la beauté a été pendant fort longtemps la marque du bien, ce qui éclaire d'un jour nouveau le fait que l'Art se soit retrouvé dès l'origine des premières civilisations au service du sacré et des dieux. A ce titre, la récente exposition « Le Bain et le Miroir » au Musée de Cluny à Paris, sur l'usage des soins du corps et des cosmétiques de l'Antiquité au Moyen Âge, était particulièrement instructive.

C'est notre monde moderne avec le bouleversement des sciences et des technologies qui a dissocié ces deux valeurs fondamentales du bien et du beau au fil des derniers siècles. Dans son magnifique ouvrage « L'histoire de la beauté » Umberto Eco ne manque pas d'accuser la modernité d'avoir étrié sa vision de l'esthétique et l'avoir réduite au paraître.

Actuellement, de nombreux chercheurs en sciences humaines s'interrogent sur comment repenser et redonner du sens à cette correspondance perdue entre le beau et le bien – entre l'esthétique et l'éthique – ainsi, en 1995, dans un colloque belgo québécois – et en novembre 2006, non loin d'ici à Sophia Antipolis. Mais rassurez-vous, ce matin, je ne vais pas vous embarquer dans un tour d'horizon de la problématique des rapports de l'éthique et de l'esthétique dans la philosophie analytique contemporaine, ou commenter l'ambivalence « éthique et esthétique » chez Kant, ou bien la vision de David Hume sur le sujet, voire nous poser avec Schiller la question de savoir si l'éthique est un « art supérieur ». Faudrait-il avoir déjà pu, au préalable, aborder cette question « par delà le bien et le mal » comme l'a fait Nietzsche...et entendu l'appel de Schopenhauer et de Foucault pour une "esthétique de l'existence" motivée éthiquement, qui compléterait, transformerait ou remplacerait l'éthique normative...

Je vous proposerais, beaucoup plus modestement, de découvrir ensemble combien cette alchimie du bien et du beau s'inscrit au quotidien dans le monde des cosmétiques. Combien cette osmose du beau et du bien est au cœur des enjeux du développement durable, combien cette esth-éthique fonde l'équilibre entre contrat naturel et contrat social.

L'écologie aspire à un monde non pollué. C'est en fait là, inconsciemment, l'expression universelle d'un besoin ontologique de beauté. En 2006, au cours d'une audition parlementaire sur l'évaluation des choix scientifiques et technologiques, l'astronaute français Jean-François CLERVOY déclarait - je cite : « Ce qui frappe le plus les astronautes en vol autour de la Terre, au-delà de la fierté de l'exploit technique, c'est **la beauté de la planète** et la fragilité de la vie. Depuis l'espace, on voit les ouragans de huit cents kilomètres de large, les volcans cracher leurs gaz et leurs cendres : la Terre a une vie indépendante de l'Homme, la planète est puissante et nous survivra. En passant au-dessus de l'Himalaya, on voit qu'aucune force créée par l'homme n'égalera jamais les forces qui ont poussé la plaque indienne sous la plaque tibétaine et ont fait émerger cette chaîne de montagnes majestueuses. En orbite autour de la Terre, l'astronaute voit, par-delà la mince couche de l'atmosphère, l'obscurité et le vide dans toutes les directions. Cela impose le respect pour la planète, sa fragilité et son exception... »

Ce sentiment d'appartenance environnementale au cosmos, désormais satellisée et pixélisée d'Al Gore à Nicolas Hulot et Yann Arthus-Bertrand, qui associe beauté et fragilité – donc besoin de protection – n'est guère nouveau. Au XIIe siècle, Guillaume de Conches, libre penseur, dont certaines idées telles que "l'âme du monde" le compromirent auprès de l'Église, écrivait : « **La Beauté du monde** est tout ce qui apparaît dans ses éléments singuliers, comme les étoiles dans le ciel, les oiseaux dans l'air, les poissons dans l'eau, les hommes sur la Terre ».

Vous noterez au passage que Guillaume de Conches n'excluait pas l'être humain du capital beauté / naturel... L'appartenance à part entière de l'Homme au milieu naturel sera officiellement entérinée des siècles plus tard lors du Sommet de la Terre à Rio en 1992.

L'esthétique environnementale est un domaine de recherche prospectif en pleine évolution dans les pays Anglo-saxons. Il réunit philosophes, géographes, cognitivistes, esthéticiens, artistes, paysagistes, etc. En mai 2007 a eu lieu un colloque international « Environnement, engagement esthétique et espace public ». Les études d'esthétique environnementale permettent entre autres de mieux comprendre la revendication actuelle d'un véritable « droit au beau dans l'aménagement des villes et des paysages » qui émerge dans nos sociétés modernes. Il ne faut pas s'étonner alors de voir apparaître des milliers de petites associations de défense de l'environnement local qui multiplient actions en justice et manifestations publiques. C'est simplement là le résultat d'une prise de conscience que protéger l'esthétique, c'est aussi préserver le capital naturel. La beauté du capital naturel est reconnu comme étant un « bien commun » qui exige une certaine éthique dans nos comportements individuels et notre mode de vie.

Ainsi, comme le souligne justement Arnold Berleant, « l'expérience esthétique est une façon d'inscrire l'environnement à l'intérieur de soi, et non plus d'en faire l'objet d'une contemplation passive et désengagée. »

L'engagement peut aller jusqu'à la confrontation qui n'exclue pas les dérives agressives – dans ce cas, on peut se demander avec Marcel Voisin si « L'esthétique est [au fond] une révolte éthique ». Une révolte contre les dommages qui menacent « les beautés, soudainement pathétiques, de notre planète » pour reprendre l'expression de Claude Imbert dans un récent éditorial du Point. Il y a, à vrai dire, de quoi se révolter à l'idée qu'on pourrait laisser en

héritage à nos enfants une Terre invivable, si l'on n'y prenait garde et continuait à ne pas prendre nos responsabilités quant à garantir les conditions environnementales nécessaires et suffisantes pour assurer la pérennité de l'espèce humaine. C'est bien là, par excellence, un enjeu de nature éthique – en effet, l'éthique, faut-il le rappeler, n'a pas d'autre but que d'indiquer comment les êtres humains doivent se comporter, agir et être, entre eux et envers ce qui les entourent.

Dans cet écosystème universel menacé, où l'esthétique environnementale est désormais considéré comme un actif intangible, quid de la célébration et de la préservation de la beauté du corps humain ?

L'histoire montre que les soins corporels sont toujours passés par l'utilisation culturelle des ressources naturelles. La science des cosmétiques a, quant à elle, ceci de très particulier qu'elle a développé au fil des siècles un savoir-faire de transformation équilibrée entre un capital bio-naturel et un capital construit (chimique) par la sélection et la formulation de ses matières premières. C'est pourquoi aujourd'hui, l'industrie cosmétique est en pôle position pour un développement durable, par la nature même de ses produits. Il serait à vrai dire choquant qu'il en soit autrement. Comment pourrions-nous moralement nous consacrer à valoriser la beauté humaine au détriment de la beauté de notre planète ?

Cela dit, nous avons maintenant à faire face à des mutations profondes dans le monde complexe des matières premières : risques croissants liés aux conditions d'approvisionnement et polémiques sur les risques santé et écologiques de certains ingrédients – y compris « naturels ».

Notre industrie se doit de développer des réponses adaptées qui capitalisent sur notre savoir-faire en innovation (chimie verte – éco design) et en développement industriel (réduction significative des émissions de gaz à effet de serre, de la consommation d'eau et génération de déchets). La pertinence des solutions apportées dépend de la mobilisation de notre capital humain et intellectuel, mais également de la qualité de nos relations avec les parties prenantes de la société civile. C'est dire et répéter que notre capacité à s'engager sur le terrain sociétal est cruciale – par exemples, dans l'exercice du Principe de Précaution et du commerce équitable, mais aussi dans le respect du droit à la biodiversité.

Dans le cadre de ce débat récurrent sur la responsabilité sociale des entreprises, il est bon ici de rappeler à ceux qui réduisent la cosmétique à l'alchimie du paraître féminin, que la science des cosmétiques a contribué non seulement à l'image des femmes, mais également à l'expression de leur identité, de leur personnalité, et consolider leur rôle dans la société moderne ; qu'elle a valorisé les femmes telles que nous les aimons aujourd'hui : des femmes qui ne sont plus déclarées « mortes socialement » à l'âge de quarante ans – comme c'était malheureusement trop souvent le cas il y a peine quelques décennies – des femmes enfin libres d'exprimer leurs talents, de se montrer telles qu'elles sont, des femmes ancrées dans leur époque, des femmes épanouies, confiantes, animées par un désir d'excellence professionnelle et de responsabilité économique et sociale, des femmes qui aspirent désormais au leadership politique. N'est-ce pas là une belle marque de responsabilité sociale que porte en elle l'histoire de la Cosmétique ? N'est-ce pas là le résultat d'un accompagnement quotidien qui a permis, à petites touches, de modifier la perception et les comportements de la société à l'égard de millions de femmes, et fonder un nouveau paradigme éthique dans les relations hommes/femmes au sein de la société ? Il suffit de ressortir nos vieilles photos des albums de famille pour s'en rendre compte – d'interroger nos arrière-grand-mères pour mesurer combien d'existences ont été sacrifiées sur l'autel des préjugés moraux. L'évolution est si patente qu'aujourd'hui il devient parfois même difficile de noter une nette différence entre mères et filles, tant sur le plan physique que sur l'état d'esprit... Il est impensable désormais d'envisager un développement durable qui ne donne pas un rôle économique et social équitable, à part entière, à la moitié de la population mondiale – simplement parce qu'elle ne porte pas le marqueur chromosomique Y.

Il faut aussi rappeler combien l'esthétique peut être un puissant adjuvant de reconstruction de l'identité d'êtres humains désemparés par le malheur. Ainsi, comme vous le savez, la Cosmétique est engagée auprès du CODES, des Cours d'Esthétique à option humanitaire et sociale. Ce diplôme, reconnu par l'Etat, forme des « socio esthéticiennes » qui complètent le travail des équipes médicales auprès des personnes fragilisées par une atteinte à leur intégrité physique, psychique ou en détresse sociale. Elles sont reconnues pour un savoir-faire professionnel et une écoute non médicalisée qui

permettent aux patients de se considérer comme des personnes à part entière et non pas seulement comme des malades ou des exclus de la société.

Dans ce contexte, vous comprendrez mieux les missions que s'est donnée la Fondation L'Oréal, à savoir, entre autres, promouvoir les femmes dans la recherche scientifique internationale et aider les personnes fragilisées.

Enfin, je voudrais m'arrêter ici quelques instants sur l'importance qu'il faudrait accorder à **l'éducation esthétique de l'Homme**.

Si vous lisez « Les Lettres sur l'éducation esthétique de l'Homme » écrites par Friedrich Schiller en 1793, vous serez fascinés de constater qu'elles anticipaient l'évolution anthropologique de notre monde moderne à partir du XIX^e siècle. Je citerai ici longuement Sylvie Bonzon qui en a fait la meilleure exégèse.

Notre monde moderne a créé « un homme fragmenté, émietté, cassé ; condamné à la spécialisation, vivant la temporalité brisée que lui impose le découpage arbitraire d'horaires fixés au dehors, déplacé d'un lieu à l'autre sans éprouver la durée concrète d'un chemin... brisé intérieurement aussi, et du même coup : autre – selon les moments et les fonctions, dispersé entre travail et loisir, s'épuisant à rassembler les morceaux d'une identité inaccessible. Il se réfugie dans une fausse intériorité, survalorisant l'affectif, le « ressenti », les émotions, pour contrebalancer la froideur [...] de la technique, de l'abstraction, du virtuel. [...] **Cet homme défiguré** est en attente d'une reconstruction, d'une réparation. [...] Pour redonner à l'homme figure humaine, Schiller en appelle à une éducation à et par la Beauté... »

C'est là un concept à proprement parler révolutionnaire – pas étonnant, au moment où il écrit ces lettres, on est en pleine Révolution Française – celle qui inventera les Droits de l'Homme ! Schiller considère la Beauté comme une force de résistance à tout ce qui abîme, dépare et défigure l'homme – et non pas « la satisfaction esthétique et narcissique d'un individu apaisé dans la contemplation ». Il pense que l'éducation du citoyen doit passer par la beauté, qu'« elle seule permet à l'homme l'exercice de son être complet, dans l'harmonie de ses facultés tant intellectuelles que sensibles ». Il va jusqu'à investir la Beauté d'**une force de liberté politique et sociale** nous

permettant de résister à tous les enchaînements qui de l'extérieur déterminent nos actions. Dès lors, conclut Sylvie Bonzon, la Beauté, par sa pertinence éthique, [...] devient légitime pour juger l'action des hommes. Vous me permettez ici de prononcer un mot de la langue française familier – bien qu'il figure dans Le Petit Robert – car il illustre ô combien ce propos : c'est l'adjectif « dégueulasse » qui signifie répugnant aussi bien au physique qu'au moral... La laideur du physique comme des comportements engendre souvent l'exclusion, alors que la Beauté a tendance à créer du lien social.

La pensée de Schiller mériterait d'être méditée à une époque où les derniers sondages montrent que 73% des Français les plus actifs [35-49 ans] se disent de plus en plus stressés au travail et que des épidémies de suicides apparaissent dans des entreprises...

Les journées qui vont se dérouler ici à Grasse ne manqueront pas, j'en suis sûr, de montrer comment l'éthique et l'esthétique environnementale sont deux fondements du développement durable de l'Homme et de la planète – et que la cosmétique est sans doute, parmi les industries, la mieux placée pour en saisir et en offrir toutes les opportunités.

Je vous remercie...